

La *Marseillaise* en France dans l'entre-deux guerres

Bernard Richard

Après la guerre, voici l'hymne français lesté de connotations un peu « bleu-horizon », « ancien combattant ». Bientôt, pas de manifestation de la droite, du type « anciens combattants » ou non, qui ne commence ou ne s'achève par une *Marseillaise* chantée. Considérée comme patriotique plus que comme républicaine ou issue de la Révolution française, elle est donc bien souvent annexée par la droite, voire par la seule extrême droite. On l'imagine volontiers chantée dans les années vingt ou trente par une caricature de Français à béret basque et moustache, décorations en sautoir et insigne d'un groupement nationaliste, d'une *ligue* : nous en donnerons des exemples avec *Les Décombres* de Rebatet. Et l'on pense à Jeanne d'Arc, autre illustre icône annexée. D'ailleurs on se souvient que lorsque l'on honora à Paris Rouget de Lisle, pour le 14 juillet 1915, pendant la Grand Guerre, les cendres du compositeur furent déposées solennellement aux Invalides, donc « à droite », et non pas au Panthéon, « à gauche ». Certes ainsi fut fait faute de temps pour le vote de l'alors nécessaire loi de mise au Panthéon par les Chambres : les Invalides furent choisis comme position de repli, dans l'urgence. Depuis lors, c'est toujours là que demeurèrent les cendres du compositeur, hommage à l'auteur de ce chant pris pour la circonstance essentiellement comme chant patriotique. Parmi ses voisins honorés, le maréchal de Mac Mahon par exemple et divers officiers généraux.

Complexe *Marseillaise*, à gauche jusqu'en 1879, puis, devenue nationale, elle glissa par étapes vers l'ordre établi et la droite de l'échiquier politique français ! Avec une brève incursion dans la création cinématographique de l'époque, revoici une *Marseillaise* retrouvant ses racines historiques, révolutionnaires.

Cela commence en 1925-27 par le « Napoléon » d'Abel Gance, œuvre à multiples découpages et de longueur variée. Pour sa première projection officielle le 27 avril 1927 à l'Opéra, elle est appelée par le titre complet de « Napoléon vu par Abel Gance », le réalisateur se comportant un peu comme Châteaubriand se campant face à Napoléon dans *Les Mémoires d'outre-tombe*. Dans cette version muette, une étonnante et prenante *Marseillaise* pleine de fougue est jouée par la chanteuse populaire Damia qui mime l'énergique *Marseillaise* du relief de l'Arc de triomphe. Vient ensuite avec de nouveaux découpages le « Bonaparte » d'Abel Gance, en fait un « Bonaparte et la Révolution » car centré largement sur les épisodes de 1792/1793. Une telle version tourne à l'étranger, souvent avec l'appui du ministère français des

Affaires étrangères. Nous rendrons compte ailleurs d'un de ses effets spectaculaires directs, survenu au Pérou, avec la projection du film à Lima un 14 Juillet suscitant un coup d'Etat, un « pronunciamiento » contre un président-dictateur, Augusto Leguía. Bien plus tard, le film bénéficie d'un nouveau montage sonorisé, en 1971, avec l'aide de Claude Lelouch. On a beaucoup glosé sur ce film d'Abel Gance qui campe, selon les commentateurs, le jeune Bonaparte en héros romantique inspiré par le *Quatre-Vingt Treize* de Victor Hugo ou *Le Rouge et le noir* de Stendhal, mais aussi en « héros providentiel venant mettre fin au désordre révolutionnaire », « un Bonaparte pour apprentis fascistes » a-t-on même écrit (le critique cinématographique communiste Léon Moussinac), avec une Révolution présentée comme oeuvre de la populace, à la Pierre Gaxotte, idéologue phare de *L'Action Française*¹

Le film « gancien » fascine toujours par l'omniprésence de la *Marseillaise* figurant à son entrée à Paris en juillet 92 grâce aux volontaires marseillais, chantée le 10 août aux Tuileries par les émeutiers, puis au club des Cordeliers, curieusement enseignée par Rouget de Lisle. On la suit encore lorsque les soldats de l'an II modèlent leurs pas sur sa phrase musicale, ce qui est d'autant plus frappant que les premières versions de ce *Napoléon*, si « parlantes », étaient muettes.

Le « Bonaparte » (ou le « Napoléon ») d'Abel Gance est sans doute le film le plus proche de la création de cette marche guerrière par la ferveur et l'émotion qui s'en dégagent.

Vient ensuite « *La Marseillaise* » de Jean Renoir. L'hymne donne donc directement son titre au film réalisé en 1937-38 par ce grand cinéaste alors compagnon de route affiché du Parti communiste français. Ce film est financé de façon pionnière et originale, par appel à souscription publique auprès des syndicalistes et des militants politiques. Il raconte une courte tranche d'histoire de la Révolution centrée, après une évocation de la prise de la Bastille, sur la montée à Paris des volontaires marseillais en juillet 1792 jusqu'à septembre, avec la bataille de Valmy. Cependant il déçoit un peu, à gauche comme à droite, à sa sortie sur les écrans, au cinéma Rex à Paris en 1938,

¹ Dimitri VEZYROGLOU, « Le Bonaparte d'Abel Gance : un héros pour « apprentis fascistes » ou « néoromantiques », dans *Sociétés & Représentations*, 2008, 2, n° 26.

comme œuvre donnant des événements révolutionnaires une vision trop édulcorée, une fresque fraternelle et consensuelle, idyllique et très éloignée des réalités dramatiques de la « Patrie en danger » de l'été 92.



Dans une revue liée au PCF, Jean Renoir présente son projet de film

Auparavant « La Grande Illusion » -pourtant film pacifiste - du même Jean Renoir, avait déclenché elle aussi de grandes choses par sa *Marseillaise* chantée avec fougue par les prisonniers français d'un camp allemand apprenant la reprise du fort de Douaumont (25 octobre 1916). C'est pourtant un film humaniste et baigné de pacifisme et de fraternité, bien dans l'air du temps. En 1937 le public de la Mostra de Venise, enthousiasmé par cette *Marseillaise*, vent de liberté et de victoire dans ce camp de prisonniers ; le public de la Mostra applaudit la scène, très émouvante, et entonne même l'hymne français. Le film est primé alors que ne le sont ni un film allemand, ni un film italien. Cette scène de *Marseillaise* entraîna la reprise en main du festival l'année suivante par Goebbels qui se comporta en maître et fit primer *Les Dieux du stade*, ex-aequo avec un médiocre film italien réalisé d'un parent du Duce. De là vient l'idée mûrie par Jean Zay, responsable en France de l'éducation nationale, des sports et des beaux-arts, d'un festival du film des pays de liberté. Il organisa, pour septembre

1939, ce nouveau festival. Son histoire avortée momentanément est contée dans un documentaire, « Cannes 1939, le festival qui n'a pas eu lieu », réalisé par Olivier Loubes, l'historien de Jean Zay (avec les universitaires Pascal Ory et Antoine de Baecque, également conseillers historiques). « Cannes 1939 » fut présenté en mai 2019 pour l'ouverture du Festival afin de célébrer les 80 ans de l'événement - pourtant reporté à 1946 à cause du déclenchement du conflit mondial, le lendemain-même du jour prévu pour son ouverture - et pour honorer son créateur, Jean Zay. Là encore une *Marseillaise*, entonnée dans un film et reprise par ses spectateurs est créatrice d'événement.²

D'autres films importants, comme « Casablanca » de Mickael Curtiz (tourné aux Etats Unis en 1942) communiquent une grande émotion avec une *Marseillaise* chantée par un groupe de Français dans une boîte de nuit du Maroc, avant le débarquement anglo-américain de novembre 1942, pour répliquer à des officiers allemands qui chantaient avec arrogance leurs marches militaires. On a raconté que Madeleine Lebeau, l'actrice française engagée en particulier pour entonner cette *Marseillaise* et récemment réfugiée aux Etats Unis, était tellement émue qu'elle tombait littéralement en sanglots à chaque prise de vue et que le metteur en scène dût s'y reprendre à plus de dix fois avant de réussir cette prise devenue une séquence culte du film. Quand l'actrice décéda en 2016, Audrey Azoulay, ministre française de la Culture, souligna que son visage bouleversé dans cette scène « restera à jamais celui de la France de la Résistance ». Là encore une *Marseillaise* avait transmis au travers du cinéma une charge émotionnelle exceptionnellement forte. Certes la scène se terminait mal, le chef allemand ordonnant à l'officier français vichyste responsable de la sécurité de fermer sur le champ ce club interlope.

A partir de 1934-35, quand commence à s'ébaucher le Front populaire associant d'abord des intellectuels proches de la Ligue des droits de l'homme fondée sous l'Affaire Dreyfus, la *Marseillaise* est réhabilitée par la gauche, à la fois comme chant d'une patrie menacée par des fascistes français et comme ancêtre révolutionnaire de l'*Internationale*. La gauche extrême avait récusé la *Marseillaise* dans les années vingt. Encore, au retour d'un voyage en URSS et au lendemain des émeutes ligueuses du 6

² *Cannes 1939, Le festival qui n'a pas eu lieu* est une production soutenue par l'Association des amis de Jean Zay et présentée en mai 2019 sur la chaîne de télévision publique France 5.

février 34, le poète Aragon exaltait l'*Internationale* avec des paroles virulentes contre la *Marseillaise*, pour lui chant lié aux passions nationalistes. Dans un poème du recueil *Hourra l'Oural* (1934), il lançait :

« Je salue ici
 L'Internationale contre la Marseillaise
 Cède le pas, O Marseillaise,
 À l'Internationale car voici
 L'automne de tes jours, voici
 L'Octobre où tombent tes derniers accents. »

Il est vrai que diverses versions de la *Marseillaise* furent chantées en russe à Moscou courant XIXe siècle et au-delà. Malgré les critiques formulées par Aragon, alors communiste néophyte, la *Marseillaise* est à nouveau acceptée à gauche. Du Comité Amsterdam-Pleyel fondé en 1932 à l'initiative du romancier pacifiste Henri Barbusse au Comité de vigilance des intellectuels antifascistes créé au lendemain de l'émeute du 6 février 1934, un front commun de l'intelligence fut proposé comme premier modèle d'un front commun des politiques, sur fond de pacifisme marqué par la Grande Guerre et contre un danger fasciste français plutôt fantasmé quand le vrai danger est dans les régimes dictatoriaux qui fleurissent hors des frontières françaises³. La *Marseillaise* dont les racines historiques plongent dans la Révolution française est alors peu à peu « récupérée » par le PCF dès que Staline impose, en 1934, une nouvelle ligne d'entente avec les socialistes, avec ceux qu'il avait appelés auparavant, depuis 1920, la « volaille socialiste. Maurice Thorez la fait chanter dans les meetings du Parti après l'*Internationale* : « ...la *Marseillaise*, chant de nos pères, l'*Internationale* chant de l'avenir » proclame-t-il dans un meeting mémorable de 1935 à Choisy-le-Roi, haut-lieu de la retraite et du décès de Rouget de Lisle.

³ Jean-Pierre RIOUX, *Au bonheur la France. Des Impressionnistes à de Gaulle, comment nous avons su être heureux*, Editions Perrin, 2004, p. 143.



Meeting en 1936 pour le Rassemblement populaire, Marseillaise et drapeaux rouges

Le Front populaire organise, en province comme à Paris, nombre de défilés, de commémorations et de rassemblements pour marquer sa force, sa détermination. Ces rassemblements sont pacifiques et se déroulent dans une atmosphère de bonne humeur, de ferveur, avec alternance de la *Marseillaise* et de l'*Internationale* et dosage équilibré des drapeaux rouges et des drapeaux tricolores. La droite hostile en fait des caricatures stéréotypées mais peu crédibles, parlant d'« épouvantables saturnales » menées par des « échappés de prison » et des « gibiers de bagne » (*L'Action Française*, 18 février 1936), par des « voyous patibulaires, doublés de petites femelles pires encore » (Lucien Rebatet, *Les Décombres*, p. 38). C'est surtout l'union de la *Marseillaise* et de l'*Internationale*, comme des drapeaux tricolore et rouge, qui sont considérés comme des kidnappings insupportables pour la droite extrême. Dans ces années, les usages du tricolore et de la *Marseillaise* par la droite extrême, ici sous le Front populaire en 1936, sont bien décrits par Lucien Rebatet dans des passages de son « brûlot antisémite », *Les Décombres*. L'auteur y raconte par exemple comment, « avec une cocarde [tricolore] large comme une soucoupe, on allait se promener vers six heures du soir, l'heure de la Flamme, autour de l'Arc de Triomphe. Les porteurs d'églantines rouges venaient aussi. Flics et gardes mobiles, fidèles protecteurs des marxistes,

matraquaient congrûment les tricolores et les refoulaient jusque à la hauteur du Fouquet's où l'on entonnait une *Marseillaise* prohibée. »⁴. L'hymne national accompagne donc les « fafas » dans leurs heurts avec les « cocos ».

⁴ Lucien REBATET, *Les Décombres*, Editions Denoël, 1942, p. 40.